

1

J'AVAIS TOUJOURS EU PEUR. Mais pour complaisant que ça paraisse, je n'ai jamais cru devoir en éprouver ni regret ni honte, en dépit de la souffrance insupportable qu'un tel trait de personnalité pouvait me causer. J'avais l'impression que même les meilleurs des êtres humains, pour ce que vaut l'être humain, trahissaient malgré leurs efforts une part d'angoisse et d'insécurité, sinon de vraie panique. Il n'en reste pas moins qu'il faut être porc plus qu'à moitié pour survivre même un seul jour sans être affecté par une commotion d'une sorte ou d'une autre, si l'on met de côté ceux qui s'entêtent à courir au devant du danger, attirant hardiment l'attention sur eux, comme s'ils agitaient les bras en l'air tout en clamant à l'adresse de l'auditoire : « Hé, regardez. C'est moi là-haut. Vous avez vu de quoi je suis capable. C'est moi seul que vous devez abattre. Moi seul. »

On trouve à coup sûr un peu de sang de bête chez tous ceux qui aspirent à conserver leur place en ce monde et auxquels fait défaut l'ultime décence de se retrancher du troupeau, soit en se faisant violence à eux-mêmes, soit en capitulant sans conditions devant leurs craintes. C'est une simple question de degré.

Au sein de l'entreprise où j'étais employé de longue date, ceux qui représentaient les plus racés parmi les porcs étaient les sept personnes avec qui j'avais rendez-vous dans une salle de réunion conformément à un horaire hebdomadaire. Je m'étais haussé, un peu contre mon gré mais non sans un soupçon d'esprit porcin, jusqu'à la position de chef de service dans mon département de l'entreprise, laquelle comptait d'innombrables autres départements. Il me fallait donc assister à ces réunions avec six autres de mes semblables, plus un septième, qui était notre supérieur en vertu du seul fait qu'il s'était montré plus porc que nous.

Lors d'une réunion de ma propre équipe, quelqu'un dont l'esprit n'était pas obnubilé, comme pouvait l'être le mien, par cette analogie porcine, a nommé ces personnes avec qui j'avais rendez-vous, conformément à un horaire hebdomadaire, les Sept Nains.

« Et donc moi je suis qui, Dave – Blanche-Neige ?

— Non, Frank, est intervenue Lisa, toi tu serais le Prince, euh...

Comment déjà ?

— Charmant, a dit Lois.

— Pardon ? a répliqué Lisa.

— Le Prince Charmant. Tu n'as même pas vu le dessin animé ? »

À ces mots les traits de Lisa ont affiché un début de contrariété. C'était très bien fait, très réaliste.

« Hé, je plaisantais, c'est tout », a dit Lois, que les manières et les excès laissaient plutôt froide.

Aussitôt remise en confiance, Lisa a poursuivi : « C'est ça, le Prince Charmant.

— Hé bien, merci du compliment, Lisa », ai-je dit. Mais je n'ai pas été suffisamment vif pour devancer Christine.

« D'habitude, il n'y a que dans son dos que nous passons de la pommade à Frank. Mais ça ne fait rien, tu es ici depuis une semaine à peine.

— Je suis désolée si j'ai eu l'air de vouloir marquer des points ou quelque chose comme ça, a dit Lisa, qui cette fois semblait en effet plutôt sincère. Le service où je travaillais auparavant...

— Tu n'y es plus, ai-je dit. Tu es ici. Et tout le monde ici a travaillé ailleurs dans la boîte auparavant.

— Sauf toi, Frank, a dit Elias. Tu es là depuis une éternité.

— C'est vrai », ai-je répondu.



Dès la fin de cette réunion avec mon équipe, j'ai pris le chemin de l'autre réunion, où j'ambitionnais de jouer le porc comme jamais je ne l'avais osé jusque-là. Je devais présenter une nouvelle idée à mes collègues, et sûrement la chose allait me demander de doubler d'efforts à coups de bras agités en l'air et de «regardez-moi». La dernière fois que mes pairs m'avaient témoigné leur considération remontait à quelque temps déjà, et je commençais à souffrir du pénible pressentiment que ma position parmi eux n'avait rien d'assuré.

C'est tout le paradoxe, quand on vit dans la peur : autant les accès de gêne et d'appréhension vous portent à vous imaginer que vous avez été tiré de matériaux plus subtils que les autres, autant les mêmes maux, passé un certain seuil, vous obligent à ramper tôt ou tard, quêtant l'approbation et le soutien, aux pieds des porcs, ou des nains si vous préférez – lesquels ont pour fonction d'orchestrer l'angoisse, angoisse dont eux-mêmes ne donnent aucunement l'impression de souffrir. Et comme ils excellent à dompter cette angoisse, la tournant à leur gré vers vous et faisant jaillir son flot effroyable assez longtemps pour vous envoyer courir à couvert les rejoindre, afin qu'ils vous accordent de plaider la cause du porc que vous êtes au fond, dans l'espoir même de prouver que vous êtes un plus gros

porc qu'eux, ou un nain plus petit. Et c'est la seule chose qui peut soulager cette espèce de peur si pernicieuse – l'anxiété suscitée par les autres et par ce qu'ils pourraient vous faire, que ce soit collectivement ou à titre d'acteurs individuels.

Hélas, la même angoisse qui vous pousse à vous croire un meilleur représentant du genre humain que vos voisins ne peut se supporter qu'un temps. Quoi que ce soit qui passe ce point, n'importe quel excès d'anxiété, et vous en arrivez à vous imaginer claustré dans un réduit sous sédation massive ou à peser la possibilité de vous trucider de vos propres mains (ou d'en trucider d'autres, sinon). Et par conséquent je me faisais mal à tant espérer en ma nouvelle idée, en mon plan bien à moi pour accroître les gains de l'entreprise – cette manifestation régulée de l'esprit porcin. Je languissais de la voir récolter les grognements d'aise des congénères avec lesquels je me prélassais dans la fange, les chuchotements satisfaits (je l'espérais du moins) des sept *autres* nains. On peut s'en douter, j'étais fou de terreur.

2

COMME À CHAQUE FOIS, j'ai été le premier à entrer dans la salle de réunion où j'avais rendez-vous avec les six autres chefs du département et Richard, notre responsable. La salle en question était à l'extérieur de l'espace administratif modernisé où se concentrait l'essentiel des activités de l'entreprise ; on y retrouvait, préservé des rénovations, le style du bâtiment d'avant la Grande Dépression dont l'entreprise occupait jadis plusieurs étages. Je n'ai jamais su à quoi la salle avait servi à l'origine, mais ses dimensions et son appareil étaient exagérés au vu de la banalité des discussions qui se tenaient entre ses murs. Elle était en outre assez chichement éclairée, au moyen d'appiques en forme de bougeoirs ornements saillants à intervalles réguliers d'un vieux papier peint au motif intriqué qui avait pelé par endroits. C'était tout juste si l'on distinguait les moulures effritées qui faisaient la jonction entre le haut des murs et le plafond noyé dans les ombres.

La table où nous nous retrouvions les autres et moi semblait avoir été récupérée dans une salle de banquet d'un autre siècle, et

le cuir des énormes fauteuils qui nous faisaient ressembler pour de bon à des nains était si desséché qu'il craquait comme un vieux parquet toutes les fois qu'on voulait s'y tourner. Le long de l'un des murs il y avait un rang de hautes fenêtres vitrées, toutes agrémentées d'une cantonnière, mais dépourvues de rideaux. J'aimais à regarder par ces fenêtres, parce qu'elles donnaient sur le fleuve et offraient un panorama plaisant sur plusieurs autres vieux immeubles de bureaux.

Mais ce matin-là un épais brouillard printanier avait stagné suffisamment longtemps pour boucher la vue sur le fleuve et avait changé en fantômes d'eux-mêmes les autres immeubles du centre-ville, dont ne se discernaient que les plus voisins, jetant leurs lumières à travers le brouillard comme des phares étranges. Et j'étais reconnaissant à ces vieux monuments de la cité de me procurer, cette fois encore, une perspective apaisante, de celles que seuls peuvent dispenser les spectacles de déchéance et de déclin.

Mais bientôt les autres sont arrivés et ont gagné leur place, disposant sur le vernis déjà éraflé de la table leurs mugs de café disproportionnés ou leurs imposants réservoirs d'eau de source. Je n'ai jamais manqué de m'étonner de leur aptitude à consommer des quantités aussi invraisemblables de café, d'eau, de jus de fruit, de n'importe quoi d'autre, dans le cours de ces réunions qui duraient chaque fois plus d'une heure. Je veillais moi-même à ne pas absorber des volumes inaccoutumés de liquide en prévision de ces conseils hebdomadaires, par peur d'avoir à provoquer l'interruption des travaux en cours en me ruant hors de la salle à la recherche des toilettes les plus proches.

Mais aucun des autres n'avait l'air d'éprouver la moindre gêne de ce côté, quelle que fût l'attention avec laquelle je les examinais en quête de signes éloquentes de tension nerveuse. Richard semblait moins soucieux que les autres encore de ces sortes de contraintes physiologiques, étant donné qu'il arrivait toujours avec non seu-

lement le plus grand récipient de café, mais aussi avec un énorme thermos dont il se resservait deux fois au moins pour remplir sa tasse – une véritable barrique flanquée du logo de l'entreprise. Rien qu'à les regarder engloutir gorgée après gorgée de tous ces liquides, je voyais quelquefois en pensée un rang miroitant d'urinoirs. Qui sait s'ils ne portaient pas tous des sous-vêtements spéciaux, ai-je une fois songé, et s'ils ne se soulageaient pas tranquillement pendant que nous parlions budget et personnel, délais de mise en vente et sous-traitance.

Tout cela pour dire que mes collègues du département, Richard inclus, étaient pour moi de complètes énigmes. Ils m'apparaissaient comme des êtres fantastiques à qui ce surnom fabuleux de Sept Nains allait comme un gant, même si c'était à une raison bien plus évidente et triviale qu'ils le devaient. Cette raison, me faut-il préciser, ne concernait en aucun cas d'éventuelles qualités que Simplet, Ronchon, Dormeur et le reste de cette adorable troupe de durs travailleurs auraient pu partager avec les sept personnes, sans me compter, qui venaient tout juste de prendre place autour de cette table agréablement décrépite.

Les chefs mes confrères, plus Richard, n'avaient rien d'adorable au premier abord (à une exception près) et n'étaient pas non plus si travailleurs. Mais leurs noms étaient – sans rire – Barry, Harry, Perry, Mary, Kerrie, Sherry, et bien évidemment Richard, que j'avais déjà entendu appeler « Le Docteur », quoique l'origine de ce sobriquet, qui se fondait autant sur des anecdotes crédibles que sur des fantaisies bizarres, ne l'associât ni de près ni de loin au nain Doc du conte de fées.

Enfin Richard s'est éclairci la gorge avec un raclement forcé qui était sa façon à lui d'ouvrir la séance. Les conversations se sont arrêtées net et tout le monde s'est tourné vers le bout de la table, où siégeait le seul d'entre nous dont le fauteuil n'avait pas l'air trop grand

pour sa personne. Mais le gabarit de Richard était sans rapport avec celui d'un habitué des boutiques de prêt-à-porter qui s'adressent aux clients de forte corpulence. Son aspect physique, droit et ferme de la tête aux pieds, intimidait par son athlétisme ; il avait la physiologie d'un joueur retraité qui se serait gardé en condition jusque dans l'âge mûr. Il y avait fort à parier que Richard avait en son temps glané son lot de trophées rutilants pour la plus grande gloire de l'École et du Soi. Il n'aurait pas été le premier des cadres d'échelon intermédiaire ou supérieur à avoir un passé de sportif, avec toutes les métaphores de terrain de jeu qu'ils empruntaient à ce milieu, au premier rang desquelles toutes ces foutaises à vomir autour de l'équipe (entendre dire de quelqu'un qu'il « jouait collectif » occupait pour moi le haut du classement de ces expressions émétiques).

« Alors impeccable, allons-y », a aboyé Richard, le regard abaissé sur la table, en train de fixer un feuillet qui détaillait l'ordre du jour pour la réunion de cette semaine. « On dirait que c'est à toi l'honneur, Domino. Quelque chose en rapport avec un Nouveau Produit. »

Pour information : je ne m'appelle pas Domino ; c'est Dominio, avec deux i.

Pour information : j'avais essayé de corriger Richard, aussi bien en public qu'en privé, quant à la prononciation correcte de mon patronyme.

Pour information : je n'ai jamais su pour de bon si c'était par simple indifférence ou par gout du sarcasme qu'il s'entêtait à m'appeler Domino, quand bien même ce perfide écorchage de mon nom ne manquait jamais de me valoir des ricanements étouffés de la part des autres, et cela Richard ne pouvait l'ignorer.

Comme un croupier à un jeu de poker, je me suis empressé de faire passer à mes collègues les deux pages de projet que j'avais extraites d'un document autrement plus volumineux. Ce prospec-

tus était doté de larges marges et écrit en gros caractères, afin d'accélérer son assimilation par le métabolisme type du cadre moyen débordé. Je me suis efforcé de ne pas regarder autour de la table pendant qu'ils y jetaient un œil, passant pratiquement à l'unisson de la première page à la deuxième. Richard pour finir a déposé le document devant lui sur la table et l'a considéré comme s'il regardait un bol de céréales dans lequel il aurait repéré un ingrédient douteux... ou peut-être comme s'il inspectait le lit d'un torrent où il croyait avoir saisi l'éclat d'une pépite au fond de l'eau claire.

« Je te demande pardon, Frank, a dit Richard, mais je ne suis pas certain de comprendre de quoi il s'agit ? »

Je me suis redressé du mieux que j'ai pu dans mon fauteuil de géant.

« À la dernière réunion, tu as dit que le département des Nouveaux Produits lançait un de ses rares appels à suggestion pour – hé bien, des idées de nouveaux produits. C'est un projet pour un nouveau produit, et peut-être même pour une gamme complète de nouveaux produits.

— J'avais saisi jusque-là, merci. C'est juste que, bon, ça me paraît un petit peu loin de ce qu'on attendait, enfin je crois.

— Je comprends qu'on puisse avoir cette impression. C'est pourquoi j'ai pensé commencer par aborder le sujet à l'occasion de cette réunion. J'étudierai avec intérêt tous les retours que l'on pourrait trouver judicieux de me faire avant de vous soumettre le projet entier.

— Il y en a encore ? a demandé Richard.

— Un peu, oui, ai-je dit.

— Mmmh. Vraiment ça n'est pas rien. Je suis bien obligé de me demander où tu as trouvé tout ce temps, étant donné que de notre côté nous étions désespérément occupés à tenter d'échapper à ces coulées de boue qui menacent de tout engloutir dans le secteur.

— J’ai pratiquement tout fait sur mon temps libre, si c’est ce qui t’inquiète, ai-je dit.

— La seule chose qui m’inquiète, a répondu Richard tout en promenant lentement son regard autour de la table en direction des autres chefs, la chose qui m’inquiète en premier lieu, si je puis dire, c’est que cette idée de Nouveau Produit que tu proposes n’a visiblement rien à voir avec ce qui se fait ici. Je veux dire, je suis à fond pour la prise de risque, l’innovation, tout ça, mais là c’est... Punaise...

— Mais on *pourrait* le faire, me suis-je défendu. On a le personnel, l’expérience, tous les *process* déjà en place.

— Pas faux, a admis Richard. Mais je n’en sais trop rien. Qui d’autre aurait un avis là-dessus ?

— C’est différent, a dit Perry.

— C’est clair, c’est différent, a dit Harry.

— Je ne suis pas sûre qu’on ait vraiment les équipes nécessaires pour se charger de quelque chose comme ça, a dit Mary.

— J’ai de moins en moins de personnel sur de plus en plus de projets, ça n’arrête pas, a dit Kerrie.

— *D’un point de vue systémique*, a commencé Barry, ce qui lui a valu de perdre aussitôt l’attention de son auditoire. À un moment de son soliloque entaché du jargon des analystes commerciaux, il a utilisé l’expression « cosmétisation de données » dont je crois bien qu’il l’avait inventée lui-même. Évidemment il a fini par se ranger du côté de Richard, en concluant que mon idée, dont Barry a montré qu’elle intégrait *a minima* deux « facettes », voire deux *et demi*, n’était pas « bénéficienne », et ni non plus « clientelligible », toujours d’après Barry.

Comme à son habitude, Sherry ne savait plus quoi ajouter au chalet de négations déjà égrené par les autres, quand bien même elle a réussi à placer « en moins de temps, en mieux, pour moins cher »,

ce qui en l'occurrence pouvait s'interpréter comme une indication que ma proposition s'écartait un peu trop de cet idéal tricéphale.

À ce moment j'en étais déjà à me contorsionner dans le tréfonds grinçant de mon fauteuil, ma tête ébranlée par un léger spasme d'horreur, fabriquant en pensée des formules qui refusaient de s'agencer en phrases cohérentes. Quand soudain, pour un bref instant, les mots se sont figés.

« Je sais que c'est la tradition de l'entreprise de ne produire que ce qu'elle a déjà produit – en d'autres termes, de recycler les mêmes concepts que nous exploitons depuis deux décennies.

— On appelle ça tirer parti de l'existant, Frank. C'est ce qu'on fait ici, et ça nous rapporte encore de beaux bénéfices.

— Mais pour combien de temps ?

— Écoute, a dit Richard, moi aussi j'aime aller à la pêche aux idées. C'est simplement qu'en me soumettant ça, en nous le soumettant à tous ici, c'est comme si tu réclamais une espèce de validation. C'est beaucoup demander. Et si tu laissais reposer tout ça un moment. Laisse à tout le monde un peu de temps pour y repenser et repençons-nous là-dessus une autre fois. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Certainement, ai-je dit, bien persuadé que la question ne serait plus jamais abordée.

— Excellent, a dit Richard. Passons donc au point suivant dans l'ordre du jour. »

Et jusqu'à la fin de la réunion je me suis efforcé de masquer mon trouble. Pire encore, je ne pouvais pas empêcher mon esprit de se laisser aller à l'obsession d'un nouveau genre de terreur : ce pressentiment que l'on m'avait tendu un piège – qu'aucun projet que j'aurais voulu promouvoir devant cette assemblée n'avait la moindre chance, que quel que fût le plan que j'aurais apporté à cette réunion et déposé sur cette table rongée par les ans, il serait mort sur place.

Par la fenêtre de l'antique salle le brouillard se dissipait peu à peu, révélant à nouveau la vue sur le fleuve et le décor urbain où mon esprit glissait parmi des tableaux lénifiants.